

Gestion forestière et biodiversité : une complémentarité naturelle

De l'Ardèche à la Drôme en passant par la Loire et le Rhône, les forestiers s'efforcent de pratiquer une sylviculture produisant des arbres de qualité, respectant l'équilibre des sols, et assurant la pérennité des peuplements... Certaines approches favorisent dans le même temps le développement d'une biodiversité forestière. Du Rhône à la Drôme en passant par l'Ardèche et la Loire quatre exemples forestiers :

Conserver les rémanents d'exploitation

Jacques Chassy, président de la section nord de l'Union des forestiers privés du Rhône (UFPR), vient d'effectuer une coupe rase sur l'une de ses propriétés à Poule les Écharmeaux. Sa parcelle de 70 ares était peuplée de sapins et d'épicéas âgés de 60 à 80 ans. « Certains arbres commençaient à dépérir, le peuplement était très dense, il était trop tard pour se diriger vers une futaie irrégulière. J'ai donc préféré tout reprendre à zéro » explique-t-il. Après la coupe, les rémanents d'exploitation ont été laissés sur place, tels quels. Des emplacements ont ensuite été créés au milieu des rémanents sur l'ensemble de la parcelle et 670 mélèzes ont été plantés selon un maillage de 3m par 3m.

« Cette solution, qui constitue une alternative au rangement des rémanents en andains à la pelle mécanique, permet de préserver les sols, explique-t-il. Mais si j'ai fait ce choix, c'est aussi parce qu'il était économiquement viable pour une surface de 70 ares mal desservie. Pour 2 hectares de coupe, j'aurais peut-être fait appel à une pelle mécanique. D'autant qu'il est de plus en plus difficile de trouver de la main-d'œuvre pour créer des emplacements au milieu des rémanents. »

« Un apport d'énergie et de matière considérable »

Selon Jean André, universitaire et président du réseau écologique forestier régional, Jacques Chassy a bien fait de laisser les rémanents sur place : « En les enlevant, il aurait soustrait à l'écosystème un apport important de matière minérale et organique. En les rassemblant en andains, la majeure partie de la parcelle se serait aussi retrouvée dépourvue de cet apport. Et s'il les avait brûlés, je n'en parle même pas : sauf action sur des parasites, cette solution aurait été un non-sens écologique ! »

Les éléments minéraux apportés par les rémanents sont recyclés par les arbres et la matière organique constitue une source d'énergie. « La composition organique des branches, riche en lignine, tanins, phénols, acides aminés et protéines, est très différente de celle des feuilles et des troncs, poursuit Jean André. Une fois au sol, la composition chimique évolue encore et les rémanents vont ainsi attirer préférentiellement certaines espèces. Les chanterelles tubiformes, par exemple, se développent plus volontiers sous les rémanents. C'est le cas aussi de certains insectes, comme les punaises, qu'on retrouve sur ces branches. » Jean André conçoit bien sûr que laisser les rémanents sur place

et créer des emplacements à la main pour replanter peut s'avérer fastidieux et coûteux, mais recommande aux forestiers d'essayer, autant que faire se peut, de concilier écologie et économie : « Quitte à faire venir une pelle mécanique, autant réaliser une dizaine d'andains plutôt que deux et de disperser une partie des rémanents » concède-t-il. Dans le cadre de simples coupes d'éclaircie, il est aussi recommandé de laisser sur place les rémanents d'exploitation.

► Contacts : - Jacques Chassy :
jacky.chassy@wanadoo.fr
- Jean André :
jean.andre@free.fr



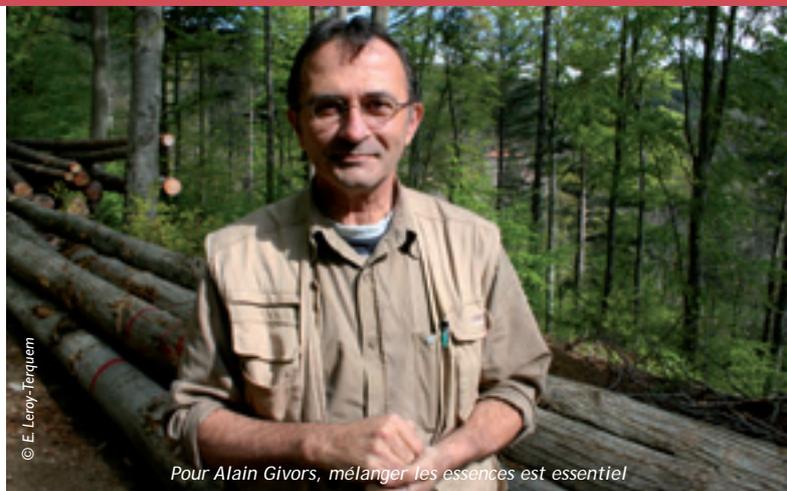
Sur la parcelle de Jacques Chassy, des emplacements ont été aménagés au sein des rémanents pour planter des mélèzes

Gérer des peuplements mélangés

Afin d'évoquer l'intérêt du mélange d'essences dans le développement de la biodiversité, Alain Givors, président de Prosilva France, association de forestiers réunis pour promouvoir une sylviculture continue et proche de la nature, a choisi de nous faire visiter la forêt du groupement de Sémoline, sur la commune de Prunet (07). Cette forêt, dont il est le gestionnaire depuis 2001, s'étend sur 150 hectares d'un seul tenant, de 500 à 1200 mètres d'altitude. Composé au début du XIX^e siècle pour moitié de propriétés agricoles et pour moitié de vergers de châtaigniers, le terrain a laissé place au gré des déprises agricoles successives à une forêt mélangée, présentant aujourd'hui une quinzaine d'essences. « Ce mélange a pour origine essentiellement la dynamique naturelle et dans une moindre mesure l'intervention des propriétaires précédents qui ont planté quelques pins et douglas. Ils ont exploité pins et bois de chauffage apportant de la lumière et permettant ainsi aux espèces pionnières et post-pionnières de s'installer, explique Alain Givors. Aujourd'hui, je continue à maintenir cette diversité en travaillant au profit des arbres ayant la meilleure valeur potentielle quelle que soit l'essence : frêne, merisier, chêne, châtaignier, hêtre, cèdre, pin sylvestre, sapin pectiné, douglas, et même du houx ! Cette sylviculture d'arbre permet de gérer la biodiversité au quotidien, en laissant des rémanents au sol ou des bois morts ou sénescents sur pied, tout en assurant un rôle économique optimum à toutes les générations de propriétaires. »

Chaque essence a son potentiel biologique

« Il est reconnu que chaque espèce d'arbre présente son propre cortège de champignons mycorhiziens, plus une forêt compte d'essences, plus on trouve de champignons mycorhiziens différents ». Bruno Rolland, ingénieur CRPF, confirme que le mélange d'essences est généralement favorable à la diversité biologique du sol forestier : « Une litière diversifiée favorise la diversité des micro-organismes qui en dépendent. Ceci contribue à améliorer la fertilité de la station et à favoriser l'installation de la régénération naturelle. » Outre le mélange d'essences, la variété d'âges, de hauteurs et de diamètres contribue également à la diversité forestière. « Les animaux apprécient la diversité des milieux car ils utilisent des milieux naturels différents au cours de leur vie : des milieux pour la reproduction, d'autres pour le repos, l'alimentation, ou le nourrissage des jeunes » poursuit Bruno Rolland.



© E. Leroy-Terquem

Pour Alain Givors, mélanger les essences est essentiel

De plus, des chercheurs belges* ont montré que certaines essences avaient un potentiel biologique différent (le potentiel biologique d'un arbre correspond au nombre d'espèces animales et végétales qui lui sont liées). Par exemple, le chêne, le hêtre et le merisier ont un meilleur potentiel biologique que l'érable, le peuplier et le pin sylvestre, ou encore que le charme, le mélèze d'Europe et le sapin pectiné.

* Branquart et Liégeois, 2005

► Contacts : - Bruno Rolland : bruno.rolland@crpf.fr
- Alain Givors : alain.givors@wanadoo.fr

Privilégier une gestion conservatoire

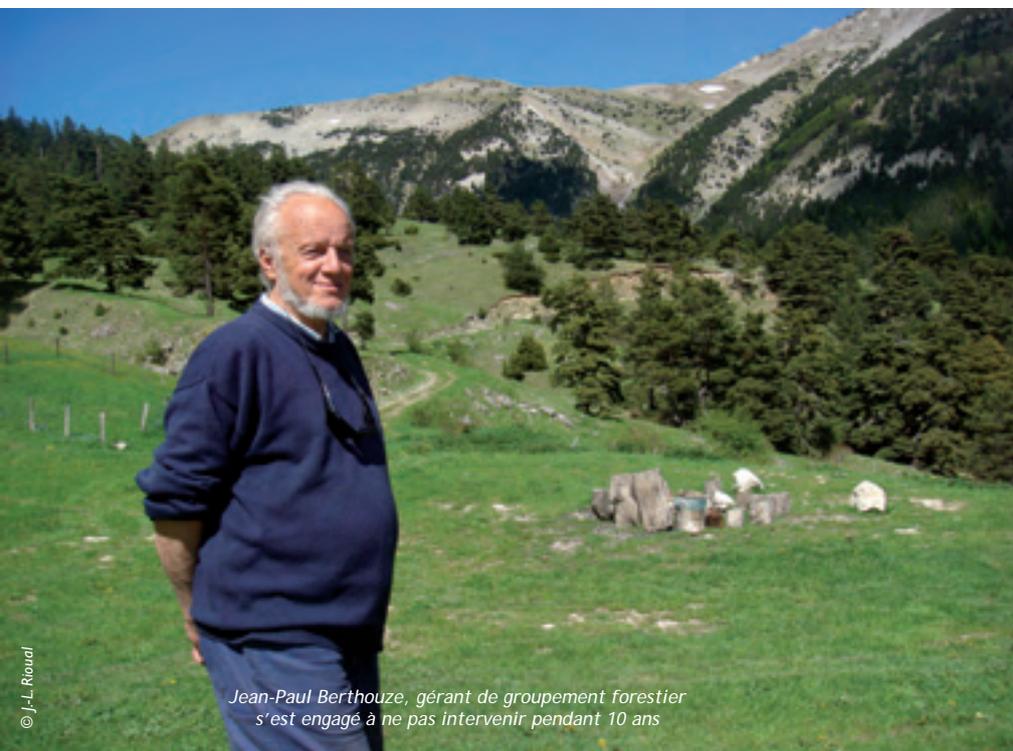
Il n'y a pas de définition stricte de la gestion conservatoire si ce n'est une vision où la rentabilité économique n'est pas à court et moyen terme une priorité de la forêt.

Au cœur du Diois, l'espace boisé de la Tour sur les hauteurs du hameau de Borne en amont de Chatillon-en-Diois offre un exemple de ce que permet la gestion collective d'une forêt. Alors qu'en 1992, celle-ci allait être vendue à une chasse privée, 550 personnes se sont réunies pour acheter 137 ha de forêts où les pins sylvestres se mélangent aux hêtres. Dans le lot, il y avait une bergerie qu'ils souhaitaient convertir en lieu d'accueil pour sensibiliser le public aux caractéristiques de la faune et de la flore de moyenne montagne. Car ici, la forêt s'étend de 1100 mètres à 1800 mètres. « On est dans des forêts économiquement peu intéressantes. Elles le sont du point de vue écologique mais il n'y a pas un grand revenu à en attendre. Et puis ce sont des forêts qui poussent très lentement. Entre ici et Borne, la différence de pousse, parce que liée à l'altitude est spectaculaire » précise Jean-Paul Berthouze, gérant du Groupement Foncier Agricole (GFA). Lors du montage d'achat du terrain, le GFA s'est engagé à

« ne pas gérer la forêt, ne pas vendre du bois pendant dix ans ». Sans pour autant rogner sur ses principes, depuis, il fait quelques coupes de bois pour le chauffage et de l'élagage à 2 mètres pour maintenir le couvert végétal et pour que les moutons puissent pâturer. « On demande au berger d'entretenir un peu les prairies, de couper quelques arbres qui sont trop envahissants, trop torlus. Il participe aussi à la gestion » ajoute M. Berthouze en soulignant que l'objectif pour le moment est de trouver un équilibre entre les fonctions pastorale, forestière et d'accueil avec la bergerie.

« Ne pas intervenir, c'est gérer »

La perspective où l'homme peut intervenir sur la forêt, s'oppose la gestion en libre évolution de la forêt favorisant l'observation sur le long terme des essences forestières, mais aussi de la faune et de la flore qui s'y développent. Une solution serait alors de ne rien faire. « Laisser la nature faire, c'est un acte



Jean-Paul Berthouze, gérant de groupement forestier s'est engagé à ne pas intervenir pendant 10 ans

de gestion : c'est de la gestion conservatoire », remarque Pierre Athanaze, responsable du réseau Forêt de la Frapna. « On peut y faire des suivis. On peut aussi conserver une espèce phare. C'est une forme de gestion conservatoire qui est intéressante à moyen terme mais à long terme est vouée à l'échec si elle est abandonnée en cours de route. Elle n'a d'intérêt que si on est sûr de la maintenir longtemps. » Il faut dans ce type de gestion admettre de se mettre au rythme de la forêt qui est long. « Quand on commence, ce n'est pas pour dix ans. La libre évolution, c'est ça. Les arbres grandiront et dépériront, il y aura de la régénération. Nous, on ne verra qu'une toute petite partie de ce cycle là ! », relativise Pierre Athanaze.

► Contacts : - Jean-Paul Berthouze : latour.borne@sfr.fr
- Pierre Athanaze : athanaze@infonie.fr

Maintenir des arbres morts ou vieillissants

Il n'y a pas de jour où Paul Pacaud ne va pas visiter les arbres de sa forêt. Un ensemble forestier d'un seul tenant de 300 ha non loin de Roanne. « C'est du taillis sous futaie où j'exploite du chêne et du pin. Ce qui donnera dans une cinquantaine d'années de très beaux bois, et du chêne de qualité. Depuis une trentaine d'années, je gère cette forêt. J'ai pris la succession de mon père sur 150 ha et j'en ai acheté autant depuis » présente-t-il. Aujourd'hui retraité, ce menuisier de métier prend le temps d'observer ses arbres. « C'est en regardant la nature que je me suis aperçu que toutes les bestioles autour de moi dans la forêt participaient à la vie de la forêt ». Et du fruit de ses promenades, il a « remarqué que dans pas mal d'arbres vieillissants, il y avait des trous de piverts et de pics noirs dans lesquels vivaient les mé-



© P. Gaudry

Les arbres morts ou sénescents peuvent abriter de nombreux oiseaux

sanges, les passereaux. ». Ce qui lui a donné l'idée de conserver les arbres sur pied le plus longtemps possible, même moribonds ou morts. Et avant d'intervenir, il vérifie toujours s'il y a des petits habitants. Dans ce cas, il marque le tronc avec une ceinture rouge indiquant aux professionnels du bois qu'ils doivent « en prendre soin, le respecter ». Il préfère alors laisser l'arbre pourrir sur place. « Je laisse l'arbre tomber en poussière. Cela nourrit ensuite les autres bêtes par terre ». Dans cette perspective, il laisse des arbres morts dans sa forêt. « Il en faut à mon avis au minimum deux par hectare pour loger tous ces locataires ».

« Un refuge pour une multitude d'espèces »

« Il faut au maximum épargner ces arbres creux. C'est un gîte précieux pour les animaux. Certains ont en plus un statut très précaire » renchérit l'ornithologue René Diez qui vise des espèces comme la chouette chevêche, en pleine régression, qui niche dans les troncs moribonds ou morts des saules ou des peupliers. « C'est vraiment son refuge ultime » insiste-t-il. « Un arbre mort sert de toute façon. Il n'est pas perdu pour les oiseaux, pour les insectes, même couché au sol. C'est un peu idiot de le retirer ». Le forestier peut d'ailleurs y gagner car les oiseaux n'iront pas taper un autre arbre tant qu'ils ont leur habitat. L'enjeu peut être important : il n'est pas rare de voir huit trous dans un seul arbre ! Les oiseaux vont privilégier les résineux morts car vivants, ils dégagent de la résine à la moindre attaque du tronc. Le risque est alors trop grand que les oisillons soient englués. En revanche, un feuillu moribond et relativement desséché peut leur suffire à y installer leur nid. Refuge des différents pics, des pigeons colomains, des mammifères comme la martre, sans oublier les chauves-souris qui peuvent se satisfaire des fissures et des fentes d'arbres foudroyés, des vieux fûts, des arbres pourrissants ou agonisants.

Dossier réalisé par Éric Leroy-Terquem et Jean-Louis Rioual



© J.-L. Rioual

Laisser des bois morts se décomposer au sol est fondamental pour la biodiversité